

Le Tibet de Samarcande et le pays de Kûsh : mythes et réalités d'Asie centrale chez Benjamin de Tudèle

Michel Tardieu



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/asiacentrale/452>

ISSN : 2075-5325

Éditeur

Éditions De Boccard

Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 1996

Pagination : 299-310

ISBN : 2-85744-870-8

ISSN : 1270-9247

Référence électronique

Michel Tardieu, « Le Tibet de Samarcande et le pays de Kûsh : mythes et réalités d'Asie centrale chez Benjamin de Tudèle », *Cahiers d'Asie centrale* [En ligne], 1/2 | 1996, mis en ligne le 01 février 2011, consulté le 01 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/asiacentrale/452>

Le Tibet de Samarcande et le pays de Kûsh : mythes et réalités d'Asie centrale chez Benjamin de Tudèle

Michel Tardieu

Les récits médiévaux des pèlerins juifs sont un mélange, souvent inextricable, d'observations directes et de traditions orales. Ces gens n'ont pas pour but de faire de l'histoire et de la géographie. Ils écrivent, ou dictent, leurs souvenirs de voyages pour édifier leurs coreligionnaires occidentaux. Il s'agit d'une littérature religieuse, composée par des fidèles nourris de la Bible et des commentaires rabbiniques de la Bible, Mishna et Talmud. Le monde des pèlerins juifs est un monde exclusivement juif et biblique car l'auteur qui fut pèlerin ne peut intéresser son public que s'il l'émeut et parle à sa mémoire. Les itinéraires décrits seront donc des routes d'exil pour les communautés, et toutes les routes mèneront à la Terre sainte. Pour désigner villes et fleuves des pays lointains, le voyageur-auteur utilisera parfois des noms propres bibliques, parce que les traditions exégétiques qui y sont attachées sont bien vivantes. S'il fait état de récits étranges et merveilleux, d'origine juive ou non, c'est que lui-même ou ses informateurs les considèrent également comme des exégèses bibliques et un utile enseignement à remémorer. Les règles de ce genre littéraire sont indispensables à connaître pour entrer dans cette littérature, et en particulier dans son témoin le

plus réussi, le *Sefer ha-massa 'ôt* (« Le Livre des voyages ») de Benjamin de Tudèle¹.

L'auteur appartenait à la communauté de Tudela dans le royaume de Navarre, petite ville sur la route de Pampelune à Saragosse. Il partit visiter, dans la seconde moitié du XII^e siècle (1165-1173), les communautés juives du sud de la France, de l'Italie, de la Grèce, de l'Asie mineure et de la Syrie du Nord. Il parcourut en tous sens la Palestine, se rendit en Mésopotamie du Nord et en Irak, puis revint dans son pays en passant par l'Égypte. Il n'est donc jamais allé en Asie centrale. Ce qu'il transmet sur les régions qu'il n'a pas visitées, c'est ce qu'il a entendu raconter à Bagdad, Kûfa et Basra par ses coreligionnaires de toutes conditions. L'Asie centrale de Benjamin de Tudèle est celle des Juifs babyloniens au milieu du XII^e siècle, qui sont de langue et de culture arabes².

La tradition manuscrite de l'œuvre ne permet pas de fixer avec certitude où Benjamin de Tudèle faisait commencer la portion d'étapes concernant l'Asie centrale. Le premier toponyme, absolument sûr, que l'on y rencontre est celui de Samarcande, noté par des transcriptions dérivées de l'arabe et du persan : SMRKNT, SMRQ'NTW³. La ville de NWBH (ou GYNH, GWNH, GZNH), qui précède Samarcande sur l'itinéraire, se trouve, dit-il, « à cinq jours » et est décrite ainsi :

« C'est la grande cité sur le fleuve de Gôzan. Il y a là environ 80 000 Israélites. Les gens de tous pays et langues y affluent pour leurs affaires. Son territoire est vaste. »

Asher pense qu'il s'agit de Khîwa (Khwârizm) ; pour Adler, la ville décrite est Ghazna (Sijistân). Ces deux interprétations sont difficilement compatibles avec la distance indiquée, cinq journées de marche séparant cette ville de celle de Samarcande. Par conséquent, la leçon préférable est NWBH, qui est à rattacher à la graphie arabe de la capitale du Bukhara chez les géographes médiévaux : Numijkat ou Numûjkat (« ville de la Nûma », c'est-à-dire du Zarafshân), forme abrégée : NWMH⁴. « Fleuve de Gôzan », qui désigne ici la Nûma, est une réminiscence biblique relative aux déportations d'Hébreux en Assyrie après la prise de Samarie par Sargon II (721 av. J.-C.) : « En l'an 9 d'Osée, le roi d'Assur s'empara de Samarie, et il déporta les Israélites en Assur. Il les fit résider à Khalakh, et sur le Khabûr, fleuve de Gôzan, et aussi dans les villes de Maday (=Médie)⁵. » Dans son réemploi par Benjamin de Tudèle et les traductions exégétiques dont il est tributaire, l'expression biblique « fleuve de Gôzan » désigne tout *Assur* et, à l'orient d'Assur,

toute *Maday* où vivent des Juifs censés être les restes des dix tribus du royaume hébreu du Nord, emmenés en captivité par les Assyriens. Pour l'imaginaire juif médiéval, les communautés présentes dans tous les pays au delà de l'Euphrate sont autant de fractions de ces tribus perdues sur d'autres *Khabûr*, *fleuves de Gôzan*.

L'inventaire des lieux de l'exil se poursuit avec une seconde ville-étape sur le « Khabûr » centrasiatique, Samarcande et son voisinage :

« C'est la (grande) cité aux confins de la terre de Perse (*Pars*). Il y a là environ 50 000 Israélites, et R. 'Obadiah est le chef (*nasî'*) commis sur eux. Il y a parmi eux de grands Sages et des gens très riches. De là, il y a quatre jours jusqu'à ṬWBWT. C'est la région (*medînah*) où l'on trouve le musc (*mûr*) dans les forêts. »

L'importance proportionnelle des deux communautés juives de la Sogdiane est acceptable, même si les chiffres sont faux. Autre réalité : les Juifs de Samarcande constituent une communauté prospère dotée de rabbins (les Sages) et de riches notables. Mais l'essentiel de la tradition qu'enregistre ici Benjamin de Tudèle est ailleurs. L'argument de la vitalité économique, religieuse et intellectuelle, ainsi que l'information selon laquelle le gouvernement de la communauté serait dévolu à un personnage portant le nom du prophète qui, d'après l'Écriture, énonçait ses oracles contre Edom aux jours sombres des déportations des fils d'Israël⁶, ces traits appartiennent à la construction d'un mythe et préparent le lecteur au récit circonstancié qu'en donnera le paragraphe suivant du *Sefer*.

ṬWBWT est la transcription hébraïque du nom arabe du Tibet, *Ṭubbat*, pays par excellence du musc sécrété par les chevrotins des montagnes et des forêts⁷. Le musc tibétain était d'une qualité fort prisée⁸. Importé à Samarcande via le Wakhkhân et le Badakhshân par les marchands tibétains du Laddakh (Petit Tibet)⁹, il était de là réexporté vers l'Iran et les pays méditerranéens¹⁰. Le témoignage de Benjamin de Tudèle donne à penser que les Juifs de Samarcande devaient quelque chose de leur prospérité à ce commerce lucratif¹¹.

Ces renseignements exacts côtoient une donnée surprenante mais vérifiable : le Tibet est à « quatre jours » de Samarcande ! Benjamin de Tudèle se fait ici l'écho de la légende arabo-musulmane de la conquête du monde iranien par les souverains yéménites descendants de Himyar, fils de Qaḥṭân (ancêtre éponyme des Arabes du Sud), fils d'Ismaël, fils d'Abraham. Selon la version du mythe, rapportée par Ibn Qutayba

(mort en 276 H. /889), l'un de ces rois himyarites, du nom de Shammir b. Ifrîqîsh (autres graphies : Ifrîqîs, Ifrîqus), dit aussi Shammir Yur'ish, avait, au début du IV^e siècle de l'ère chrétienne, conquis une grande partie de l'Orient jusqu'à la Chine, en soumettant au passage le 'Irâq (= Babylonie), le Fârs, le Sijistan et le Khurâsân. Arrivé en Transoxiane, « il détruisit la cité du Sughd, qui de ce fait fut appelée *Shammir-kand*, c'est-à-dire "détruite par Shammir". Par la suite, le nom de la ville fut arabisé, et les gens dirent *Samarqand*¹² ».

Après une aventure militaire en Chine et au Tibet, Shammir – la version transmise par Ibn Qutayaba attribue le fait au petit-fils de Shammir, Tubba' b. al-Aqran – repassa par la Sogdiane, y laissant des troupes himyarites et tibétaines. Celles-ci rebâtirent Samarcande plus belle qu'elle n'était et gravèrent en himyarite, c'est-à-dire en alphabet sudarabique, sur les portes de la ville, les chiffres de l'étendue d'un empire arabe considéré en sa force centrifuge sogdienne. L'origine de la fiction est probablement un motif de la propagande 'abbâsîde au milieu du VIII^e siècle pour servir de référence à l'Etat unitaire voulu par la dynastie et s'attribuer, par là, contre les Perses, le droit des « purs Arabes » (*'Arab 'ariba*) à l'occupation de la Sogdiane. Le lexicographe arabe de Baghdâd et de Basra, al-Aşma'î (mort en 213 H./828), enregistre ainsi cette fiction : « Il est écrit sur la porte de Samarqand en himyarite : de cette ville à San'â : 1 000 parasanges ; jusqu'à Baghdâd et Ifrîqiya : 1 000 ; jusqu'au Sijistan et à la Mer : 200 ; jusqu'à Zâmîn : 17¹³. »

Le grand poète à la cour de Hârûn al-Râshîd et maître d'Ibn Qutayba, Di'bil b. 'Alî al-Khuzâ'î (148-246 H./765-860), célébra à son tour ces souverains himyarites conquérants de la Sogdiane dans une *qaşîda*, dont ces deux vers sont maintes fois cités par les littérateurs et géographes arabes :

« Ce sont eux qui écrivirent l'inscription sur la porte de Marw et qui (sur) la Porte de la Chine furent les scripteurs. Ce sont eux qui appelèrent Samarqand du nom de Shammir et qui établirent là les Tibétains¹⁴. »

Dès lors, les quatre jours de marche qui, selon Benjamin de Tudèle, séparent Samarcande du Tibet ne sont qu'une variante du même récit épique que le voyageur juif aura entendu raconter à Bagdad, Basra ou Kûfa. L'étrange voisinage qu'établit cette tradition ne fait que traduire sur le terrain en mesure itinéraire l'étroite parenté et l'origine commune de deux refondations selon les récits épiques des Arabes et leurs généalogies légendaires.

Le paragraphe suivant du *Sefer ha-massa 'ôt* est la narration d'une légende proprement juive qui ne nous éloigne guère de l'Asie centrale, même si elle est localisée dans le Nord-Est iranien (Khurâsân) :

« De là [= Samarcande/le Tibet], il y a 28 jours jusqu'aux montagnes de Nîsabûr (*NYSBWR*), qui sont sur le fleuve de Gôzan. Il y a des gens dans la terre de Perse (*Pars*), des *Israélites*, qui disent que dans les montagnes de Nîsabûr habitent quatre tribus d'*Israël* : la tribu de Dan, la tribu de Zabulon, la tribu d'Asher et la tribu de Nephtali. Elles faisaient partie de la première captivité de Salmanasar, roi d'Assur, ainsi qu'il est écrit : "Il [=le roi d'Assur] les installa à Khalakh et à Khabûr, montagnes de Gôzan et montagne de Maday." L'étendue de leur terre est de 20 jours (de marche). Ils y ont des villes et des gros bourgs dans les montagnes. Sur un côté, ils sont entourés par le fleuve de Gôzan. Ils ne subissent pas le joug des *goim* car ils ont leur propre chef dont le nom est Rabbi Joseph Amarkalâ le Lévite. Il y a des docteurs de la Loi parmi eux. Ils sèment et ils moissonnent, et ils partent à la guerre jusque dans le pays de Kûsh à travers les déserts.

« Ils ont une alliance avec *KFR' L-TWRK*.

« Ceux-là [= les Turcs] adorent le vent (*rûh*) et campent dans les déserts. Ils ne mangent pas de pain ni ne boivent de vin. Quant à la viande et à ce qui est vivant, ils ne le cuisent pas. Ils n'ont pas de nez ; à sa place, ils ont deux petits trous par où sort le souffle (*rûh*). Ils mangent des animaux purs et impurs. Ils aiment beaucoup les *Israélites*. »

Les 28 jours de marche qui séparent *NYSBWR* (calque hébraïque de la graphie arabe, Nîsâbûr ou Naysâbûr, du nom persan, Nîshâpûr) de l'étape précédente en Sogdiane correspondent à la réalité¹⁵. D'autre part, entre Nîshâpûr et Balkh, il y avait des communautés juives importantes, ainsi qu'en témoigne la toponymie¹⁶. La tradition arrivée à Benjamin de Tudèle donne à penser également que de bons rapports de voisinage et d'affaires ont existé entre ces Juifs du Khurâsân et des tribus turques non encore islamisées et hostiles aux Saljûqides¹⁷. Un dernier fait à rappeler est que les noms d'*Israël* et d'*Israélites* (*YSR'L*, *MYSR'L*), qu'emploie Benjamin de Tudèle pour désigner les Juifs de Sogdiane et du Khurâsân, ont une consonance historico-politique précise. Ce sont les noms que les Juifs du plateau iranien se donnaient à eux-mêmes, la forfanterie exégétique consistant ici à mettre un rapport de cause à effet entre la déportation, au début du VIII^e siècle avant notre ère, des dix tribus d'*Israël* (royaume hébreu du Nord) sur le « fleuve de Gôzan » et dans les « villes de Maday » et, d'autre part, la présence d'im-

portantes communautés juives sur le sol iranien¹⁸. Ces divers éléments auront certainement contribué, dans l'imaginaire juif médiéval, à considérer les *montagnes de Nisabûr*, c'est-à-dire les étendues désertiques entre la mer d'Aral et les montagnes au nord de Nîshâpûr, comme localisation idéale de quatre des tribus perdues d'*Israël* (Dan, Zabulon, Asher et Nephtali).

Ce mythe est construit de façon à produire une représentation inverse de la condition des Juifs médiévaux. Contrairement à ceux-ci, qui tant en Orient qu'en Occident sont des minoritaires généralement sous tutelle, n'ayant ni territoire propre ni villes ni villages, cantonnés dans les métiers du commerce et de l'artisanat, les *Israélites* des montagnes de Nîshâpûr constituent un Etat-nation fonctionnant comme n'importe quel autre Etat : ils ont un territoire propre de grande étendue (vingt jours de marche pour le traverser), avec des frontières naturelles (le « fleuve de Gôzan », c'est-à-dire ici l'Oxus, d'un côté ; de l'autre, les montagnes de Nîshâpûr), des villes et bourgs ; à la tête de cet Etat imaginaire, il y a un Lévite¹⁹, et les docteurs de la Loi (les Sages) y forment les relais du pouvoir : ils tirent leur richesse économique, non du commerce et de l'artisanat, mais de l'agriculture (« ils sèment et ils moissonnent ») ; ils concluent alliances et traités avec le territoire voisin, qui est appelé *KFR 'L-TWRK* ; mais ils ont aussi, comme il se doit, un ennemi, le « pays de Kûsh », contre lequel ils lancent des opérations militaires. Qui sont ces alliés et qui est cet ennemi ?

Les premiers sont à l'évidence des populations turques (*TWRK*) nomades (« ils campent dans les déserts »), non islamisées (« ils adorent le vent »), désignées territorialement comme *KFR 'L-TWRK*²⁰. Les traits distinctifs qui leur sont prêtés, ainsi que le nom spécifique que leur donne Benjamin de Tudèle dans les pages suivantes, *GWŞ* (= *Ghuzz*), appartiennent à la littérature de l'époque²¹.

Les seconds, qui sont les ennemis, ne sont désignés que par le nom du territoire qu'ils occupent, « le pays » ou « terre de Kûsh » (*'ereş Kûsh*). Le même toponyme s'applique dans la Bible exclusivement aux pays limitrophes du sud de l'Égypte, c'est-à-dire Nubie et Éthiopie²². Une telle identification paraît, cependant, peu probable. En effet, dans le mythe parallèle à celui des *Israélites* des montagnes de Nîshâpûr, que Benjamin de Tudèle place dans les déserts de la péninsule arabique et qui concerne les tribus de l'au-delà du Jourdain (Ruben, Gad et la demi-tribu de Manassé), alliés et ennemis de ces *Israélites* d'Arabie

appartiennent au voisinage : les premiers sont les Arabes vivant sous les tentes ; les seconds, contre lesquels combattent les Israélites avec leurs alliés arabes, sont au nord les *benê Shinear* (ŠN'R) et au sud *Saba qui est al-Yaman*, autrement dit d'un côté les constructeurs de la tour de Babel dans la plaine mésopotamienne, de l'autre les Himyarites du Yémen constructeurs de la digue de Ma'rib²³. Dès lors, « le pays de Kûsh », contre lequel vont guerroyer les *Israélites* des montagnes de Nîshâpûr avec leurs alliés de KFR 'L-TWRK, est à chercher pareillement dans le voisinage des uns et des autres. Or, à la suite de Bardesane d'Edesse (II^e siècle de notre ère), les versions syriaques du *Roman d'Alexandre*, reprises sur ce point par les géographes arabo-persans, donnent également à Bactres (Balkh), centre historique de l'ancien Empire des Kûshân (moyen-perse : KWŠ'N), le nom de Kûsh²⁴. Par conséquent, le « pays de Kûsh », à proximité de KFR 'L-TWRK et des montagnes de Nîshâpûr, n'est autre que Balkh.

Dans le contexte historique contemporain de Benjamin de Tudèle, que rappelle la section suivante du *Sefer ha-Massa 'ôt* relative aux tractations entre *Israélites* et *Ghuzz*²⁵, la dénomination archaïsante de Balkh ainsi que ces tractations ne peuvent être dissociées des événements du printemps 1153 dans le Khurâsân : défaite de Sanjar fait prisonnier par les Ghuzz, capitulation de Qomâç le gouverneur saljûqide de Balkh, sac et occupation de Balkh par les Ghuzz²⁶. Quinze ans plus tard²⁷, c'est-à-dire en 1168, lorsque Benjamin de Tudèle est de passage à Bagdad, l'imaginaire juif local a déjà greffé sur ce qui avait été perçu de la réalité la légende des tribus perdues et construit une utopie à trois protagonistes : Kûsh, KFR 'L-TWRK et Israël. Kûsh/Balkh, ville du pouvoir islamique saljûqide, y joue le rôle qu'occupent les royaumes de Shinear et de Saba dans le mythe des *Israélites* d'Arabie ; elle est le symbole de l'Empire conquérant et exécré, voué à la destruction comme Babel et Ma'rib. A l'opposé, les *Ghuzz* nomades païens de KFR 'L-TWRK « qui campent dans les déserts et adorent le vent », sont l'équivalent des *Arabes* des tentes dans le mythe des *Israélites* d'Arabie ; ils représentent la juste rébellion contre l'Empire et la force chargée de le détruire. Entre ces deux réalités, un peuple imaginaire, quatre des tribus perdues d'*Israël*, sédentarisées dans les montagnes de Nîshâpûr, organisées en Etat juif et alliées des Turcs *Ghuzz*, par rapport auxquels elles se distinguent par la sédentarité et la religion. Ce troisième protagoniste a donc pour but de servir d'illustration symbolique aux anciennes pro-

phéties accordant la protection de Dieu, autrement dit durée et retour, aux tribus perdues et restées fidèles²⁸.

NOTES

1. L'édition suivie sera celle de M. N. Adler, qui reproduit le texte du manuscrit de la *British Library 27089* (XIII^e siècle) : « The Itinerary of Benjamin of Tudela », dans *Jewish Quaterly Review*, 16 (1903-1904), pp. 453-473, 715-733 ; 17 (1904-1905), pp. 123-141, 286-306, 514-530, 762-781 ; 18 (1905-1906), pp. 84-101, 664-691 ; articles regroupés en volume, Londres, Oxford University Press, 1907 ; réimpression Tel-Aviv, 1964. Autres éditions : A. Asher, *Benjamin of Tudela's Itinerary*, 2 vol., Londres et Berlin, 1840-1841, réimpression New York, 1927 ; J. D. Eisenstein, *Ošar massa'ôt*, New York, 1926, réimpression Tel Aviv, 1969 : recueil de 24 voyageurs juifs, XII^e-XIX^e siècle ; reprend pour Benjamin de Tudèle le texte d'Adler ; une traduction partielle de ce recueil a été publiée par E. N. Adler, *Jewish Travellers*, Londres, 1930, réimpression New York, 1987, sous le titre : *Jewish Travellers in the Middle Ages*. Les paragraphes du *Sefer* étudiés ici se trouvent chez Adler, *JQR* 18, pp. 84-85 (texte), 92-94 (traduction anglaise).

2. C'est à ces communautés que Benjamin de Tudèle consacre les plus longues sections de son *Itinéraire* : ed. Adler, *JQR* 17, pp. 293-295 (texte) = 204-306 (traduction) ; 514-518 (texte) = 522-526 (traduction). Au XII^e siècle, Bagdad reste encore la capitale culturelle et religieuse de toutes les communautés juives.

3. SMRKNT (mss de Rome, *Bibl. Casanatense 206*, XV^e siècle ?) ; SMR'QNTW (mss de Vienne, XV^e-XVI^e siècle). La leçon SMRKWT du manuscrit de Londres (p. 84 Adler) s'explique par confusion graphique du *nun* et du *waw*.

4. Sur ces graphies du nom ancien de Bukhârâ : G. Le Strange, *The Lands of the Eastern Caliphate*, Cambridge, 1930, p. 460 n. 2 ; G. Cornu, *Atlas du monde arabo-islamique à l'époque classique. Répertoire des toponymes*, Leyde, 1985, p. 160. Pour les sources chinoises : E. Chavannes, *Documents sur les Tou-kuie (Turcs) occidentaux*, St-Petersbourg, 1903, p. 136 et n. 7. Tous les manuscrits du *Sefer* relient entre elles artificiellement les régions décrites par ouï-dire ; on passe ainsi sans transition de Shîrâz, capitale du Fârs, à NWBH (p. 82 Adler). Les régions non visitées sont traitées par portions d'itinéraires mises par la suite bout à bout.

5. 2 *Rois* 17, 6 et 18, 11. *Maday*, qui apparaît dans la table ethnographique de *Genèse* 10, 2 parmi les territoires dévolus aux fils de Japhet fils de Noé, représente à l'orient de l'Assyrie le plateau iranien et le Khorâsân. Išô'-dâd de Marw, l'écrivain syriaque du IX^e siècle, inclut dans *Maday* les *Madayê* (Mèdes) et les *Sigîstanayê* (habitants du Sijistân), mais aussi les populations de la Caspienne : *Alanayê* (Alains) et *Gâlayê* (Gèles) ; texte dans J.-M. Vosté, « La table ethnographique de *Gen. X* », *Le Muséon*, 59 (1946), p. 322.

6. Abdias (hébreu 'Obadiah), le plus court des livres prophétiques, V. 2-9 (source de Jérémie 49, 7-22). Le verset 20 nomme Sepharad (= Sardes, capitale de la Lydie, Asie mineure) comme lieu de déportation des Jérusalémites. D'où le nom de sépharades que

se donneront les compatriotes de Benjamin de Tudèle, Juifs d'Espagne et du Portugal. Dans l'exégèse juive, Édom désignera tour à tour les Perses, les Arabes, Rome, Constantinople ; voir là-dessus J.-Ch. Attias, *Isaac Ahravanel. La mémoire et l'espérance*, Paris, 1992, pp. 246-264.

7. L'hébreu *mûr* désigne ici le musc ; voir J. O. Leibowitz et S. Marcus, *Moses Maimonides. On the Causes of Symptoms*, Berkeley, 1974, p. 237. Exposé détaillé sur la formation du musc tibétain et sa récolte chez al-Mas'ûdî (mort en 345 H./956), *Murûj al-dahab*, éd. C. Barbier de Meyard et Pavet de Courteille, t.1, Paris, 1861, pp. 353-356 ; traduction revue par Ch. Pellat, Paris, 1962, pp. 143-144, n° 391-394.

8. D'après la tradition reprise par al-Mas'ûdî, *Murûj*, t.1, p. 353 = n. 391 Pellat, la supériorité du musc tibétain par rapport au musc chinois vient de ce que le chevrotin du Tibet broute des plantes aromatiques et de la lavande (*sunbul*), et que, d'autre part, à l'inverse des Chinois qui tuent l'animal, les Tibétains attendent que le musc arrive à maturité dans la vessie de l'animal jusqu'à ce que celui-ci dépose de lui-même cette sécrétion gênante. Sur l'usage du musc en médecine et en pharmacie, voir Maïmonide (mort en 1204), *Sur les causes des symptômes*, edd. Leibowitz et Marcus, pp. 97-99 et 143-145.

9. Cette route du musc tibétain est celle qu'attestent pour les IX^e-XI^e siècles tous les littérateurs arabes, voir W. Barthold, *Turkestan down to the Mongol Invasion*³, Londres, 1968, pp. 65-66 et surtout C. I. Becwith, « Tibet and Early Medieval *Florissances* in Eurasia. A Preliminary Note of the Economic History of the Tibetan Empire », *Central Asiatic Journal*, 21 (1977), pp. 100-101. Aux témoignages cités par Becwith, ajouter al-Mas'ûdî, *Murûj*, t.1, p. 347 = n. 383 Pellat. Ibn al-Faqîh al-Hamadânî (*Kitâb al-buldân*, composé vers 290 H./903, ed. de Goeje, *BGA*, t. 5, Leyde, 1885, p. 322 ; traduction H. Massé, Damas, 1973, p. 382) indique que le Badakhshân « donne accès au Tibet ». L'auteur persan anonyme des *Hudud al-'âlam*, qui écrit en 372 H./982, signale dans sa description de la région de Hulbuk (act. Kulyab, Tadjikistan) un village peuplé de musulmans, du nom de Dar-é Tobbat (Porte du Tibet), par où on accède au Wakhkhân (§ 26, 2 ; éd. V. Minorsky, Londres, 1937, p. 120 et commentaire, pp. 359-364, qui reconstitue l'itinéraire du Cachemire à Hulbuk). Autre reconstitution de l'itinéraire : A. N. Zelinskiy, « Ancient Routes through the Pamirs », *Central Asian Review*, 15 (1965), pp. 51-54.

10. Sur ce commerce de luxe : Edward H. Schefer, *The Golden Peaches of Samarkand. A Study of Tang Exotics*, Berkeley 1963, pp. 158-159 ; André Miquel, *La Géographie du monde musulman jusqu'au milieu du XI^e siècle*, t. 2, Paris 1975, p. 245.

11. Les produits mentionnés dans le fragment en judéo-persan (seconde moitié du VIII^e siècle) d'une lettre d'affaires provenant de l'oasis de Khotân sont seulement les moutons, les vêtements et les esclaves (voir Bo Utas, « The Jewish-Persian Fragment from Dandân-Uiliq », *Orientalia Suecana*, 17, 1968, p. 125). Le musc vendu par les marchands juifs dits râdhânites est celui de Chine (voir Moshe Gil, « The Râdhânite Merchants and the Land of Râdhân », *Journal of the Economic and Social History of the Orient*, 17, 1974, p. 300).

12. Ibn Qutayba, *Al-Ma'ârif* éd. Tharwat 'Ukâsha, Le Caire, 1981, p. 629, 18-19. Cette étymologie populaire de Samarcande à partir du verbe moyen-perse et persan, *kandan*, pris non dans le sens de « creuser un canal, ou des fondations, en vue de construire une ville », mais dans le sens contraire de « raser une ville, la détruire jusque

dans ses fondations », est sans cesse répétée. À titre d'exemples : Ibn al-Faqīh, *Kitāb al-buldān*, BGA 5, p. 326 = p. 386 Massé : Abū Naṣr al-Muṭahhar b. Ṭāhir al-Maqdisī, *al-Bad' wa-l-ta'rikh*, éd. Cl. Huart, t. 3, Paris, 1903, p. 179 ; t. 4, Paris 1907, pp. 95-96 ; Yâqût, *Mu'jam al-buldān*, éd. de Beyrouth 1957, t. 3, p. 247 ; Ḥamdollāh Mostovfi Qazvīnī, *Nozhāt al-qolūb*, éd. Le Strange, Londres, 1919, p. 238. Les deux sens de Kandan signalés ci-dessus se retrouvent dans la légende : Shammir détruit la ville sogdienne puis la reconstruit. Sur le Shammir historique au point de départ de la légende arabe, qui, vers 300 de l'ère chrétienne, réalisa l'unité de l'Empire himaryte, voir Ch. Robin, « Quelques épisodes marquants de l'histoire sudarabique », *Revue du Monde Musulman et de la Méditerranée*, 61, 1991-1993, pp. 63-64.

13. Fragments cités par Yâqût, *Mu'jam al-buldān*, t. 3 p. 248 ; également Ibn al-Faqīh, *Kitāb al-buldān*, BGA 5, p. 326 = Massé, p. 387. L'Ifrîqiya, qui correspond à peu près à la Tunisie actuelle, est considérée comme terre himyarite parce qu'elle a été conquise, selon la légende, par le père de Shammir, Ifrîqis (voir al-Mas'ûdî, *Murûj*, t. 3, p. 224 = n° 1086 Pellat). Tous les toponymes de l'inscription sont des anachronismes.

14. Ces deux vers sont cités, entre autres, par Ibn al-Faqīh, *Kitāb al-buldān*, BGA 5, p. 326 = p. 387 n. 1 Massé ; al-Mas'ûdî, *Murûj*, t. 1, p. 352 = n. 389 Pellat ; Yâqût, *Mu'jam al-buldān*, t. 3, p. 247 ; Shams al-Dīn Abū 'Abdallāh M. al-Dimashqī, *Nukhbat al-dahr*, éd. F. Mehren, Copenhague 1874, p. 367. Les deux portes de Samarcande, mentionnées par le premier vers, sont à l'ouest de la Porte de Marw (*Bâb Marw*), appelée par la suite Porte de Nawbahâr (*Bâb Nawbahâr*), du nom persan des ensembles monumentaux bouddhiques de Marw ou de Balkh, et à l'est la porte de Chine (*Bâb al-Sîn*), nom qui se maintiendra bien après Di'bil dans la toponymie de Samarcande comme vestige de la légende de Shammir le Himyarite.

15. Al-Ya'qûbî, qui écrit son *Kitāb al-buldān* en 276 H. /889-890 (éd. de Goeje, BGA 7/2, Leyde 1892 : trad. G. Wiet, Le Caire 1937), compte 22 jours pour l'itinéraire Nîshâpûr-Boukhârâ via Sarakhs, Marw, Amul, traversée du Jayhûn, Firarb, Baykand (pp. 279-280 = pp. 85-87 Wiet ; p. 292 = p. 109 Wiet) et 7 jours pour l'itinéraire Boukhârâ-Samarcande (p. 293 = p. 110 Wiet). Arminius Vambéry, qui parcourt cette distance au XIX^e siècle, l'estime à 6 jours : « Une charrette à deux roues, avec sa cargaison, accomplit ce voyage en six jours. Un cavalier bien monté le ferait en trois. Les courriers n'en prennent que deux, mais ils voyagent jour et nuit » (*Voyages d'un faux derviche dans l'Asie centrale*, trad. E. D. Forgues, réimpression Paris, 1987, p. 375). On a donc au total 29 jours ou 28, ce qui correspond au chiffre donné par Benjamin de Tudèle.

16. Pour le Jûzjân (région sur la route de Marw al-Rûd à Balkh) : Jahûdân ou al-Yahûdîya (« la juiverie »), devenu Maymana ; dans les faubourgs de Balkh : Jahûdânak, diminutif du précédent (« la petite juiverie ») ; à Balkh même : Bâd al-Yahûd. Sur cette toponymie : M. Zand, « Bukharan Jews », *Encyclopædia Iranica*, t. 4 (1990), p. 533. Dans le Ghûr, à l'ouest de Harât, le cimetière juif de Jâm près de Fîrûzkûh a révélé des inscriptions tombales en judéo-persan allant du début du XI^e au milieu du XII^e siècle (E. I. Rapp, 1971 et 1973, cité dans Zand, *ibid.*).

17. C'est ce que laissent supposer les anecdotes, que Benjamin de Tudèle tient de Moïse d'Ispahan, sur les tractations et compromis entre factions nomades non islamisées de Benê GWŞ (= Ghuzz) et chefs des communautés juives de la partie orientale du

Khurâsân à l'occasion des campagnes de Sanjar (éd. Adler, *JQR*, 18, pp. 85-87 texte, pp. 94-96 traduction). Adler (p. 96, n. 1) pense que les « Ghuzz » de Benjamin de Tudèle désignent les Qarâ-Khitây dont le *gûrkhân* (turc : *gür-qan*) défit Sanjar à la bataille de Qatwân (au nord de Samarcande), le 9 septembre 1141. Étant donné l'acception et l'application du terme « Ghuzz » chez les auteurs arabo-persans des XI^e-XII^e siècles (voir Claude Cahen, « Ghuzz », *EF*², t. 2, pp. 1134-1135), il s'agit plutôt, me semble-t-il, des Ghuzz nomades non islamisés de la région de Balkh, que Sanjar tenta en vain de soumettre à l'impôt et à la loi perse en 547-548 H./1152-1153. Après avoir fait prisonnier Sanjar, ces Ghuzz mettront à sac et occuperont Balkh, Marw et Nishâpûr.

18. À noter que les expressions « fleuves de Gôzan » et « villes de Maday » du verset biblique (2 Rois 17, 6 et 18, 11), au point de départ de la tradition exégétique sur les tribus perdues, deviennent chez Benjamin de Tudèle des « montagnes de Gôzan » et des « montagnes de Maday ». Le récit attribue de façon correcte les déportations d'Israélites aux Assyriens (Salmanasar) ; l'histoire des origines du quartier juif d'Ispahan chez Yâqût (*Mu'jam al-buldân*, s. v. al-Yahûdiya, t. 5, pp. 453-454) les attribue aux Babyloniens par confusion avec les légendes arabes relatives à Bukht-naşar (Nabuchodonosor).

19. Lors du partage de la Terre promise (*Josué*, ch. 13), aucun territoire n'est attribué à la tribu de Lévi, les Lévitesses étant voués aux fonctions sacerdotales et religieuses (*Deutéronome* 10, 9 : *Nombres* 18, 20 ; *Josué* 13, 14. 33). Ils auront cependant des tâches de gouvernement, puisqu'ils posséderont 48 villes dans les steppes de Moab pour servir de villes-refuges aux exilés et d'asiles aux meurtriers involontaires (*Nombres* 35, 1-8).

20. Le « vent » ou « souffle » (*rûh*) qu'adorent ces « Turk » est à comprendre comme l'une des manifestations du dieu du Ciel. KFR'L-TWRK est, en graphie hébraïque, une annexion arabe de dépendance avec détermination du second terme. Ce qui fait difficulté est le sens et donc la transcription du premier terme translittéré KFR (transcription de M. N. Adler : *Kofar-al-Turak*, et de E. N. Adler : *Kuffur at-Turk*). On pourrait le lire *Kufr*, l'Impiété, en raison de la dénomination plus complète attestée plus loin (p. 86 Adler) : *h-KWFRim shm BNY GWŞ mn KFR 'L-TWRK*, « les impies (= ar. *al-kuffâr*) que sont les fils de Ghuzz venant de (ou : appartenant à) KFR 'L-TWRK », ce qui signifie que ces *Turk Ghuzz* ne sont pas bien sûr musulmans, ni sujets protégés comme appartenant aux religions de la *dhimma* (juifs, chrétiens, zoroastriens). Mais on peut lire aussi KFR comme désignation vague du pays des *Turcs*, ar. *kafr* « terre éloignée », ou encore *qafir* « plaine aride », « désert » ; cf. l'arabe *balad al-Atrâk* ou *Turkistân*, qu'emploient les géographes des X^e-XI^e siècle pour désigner les deux rives de l'Oxus occupées par les nomades.

21. Michel le Syrien, *Chronique* (achevée en 1195), XIV 2, éd. J.-B. Chabot, t. 3/2, Paris, 1906, p. 152. Pour les témoignages arabes : A. Miquel, *Géographie humaine*, t. 2, pp. 230-235. Le nez épaté, si camus qu'on ne voit que des trous, est un trait distinctif des Turcs dans la littérature arabe ; il s'applique aussi aux Tibétains (voir A. Miquel, p. 102). Selon Iordanès, qui achève son *De origine actibusque Getarum* en 551, le faciès des *Hunni* noirs est une boule informe ne présentant que des petits trous (*species pavenda nigredine sed velut quaedam deformis offa, non facies, habensque magis puncta quam lumina*, VIII 6). Sur le nom de « Ghuzz », voir *supra* n. 17.

22. État de la question dans : J. Simons, *The Geographical and Topographical Texts of the Old Testament*, Leyde, 1959, s. v. Cush, Cushites, Cushan, pp. 18-21.

23. Dans le *Sefer* de Benjamin de Tudèle, le récit sur les Israélites d'Arabie (éd. Adler, *JQR*, 17, pp. 762-764 texte, pp. 770-775 traduction) précède celui sur les Israélites des montagnes de Nishâpûr.
24. Bardesane, *Livre des lois des pays*, 31, éd. Fr. Nau, Paris, 1931, p. 22, 1 : « Les Bactriens que l'on appelle *Qušanayê* » ; *Recognitiones* pseudo-clémentines, IX 23, éd. B. Rehm, *GCS* 51, Berlin, 1965, p. 283 ; *Roman d'Alexandre*, versions syriaques, éd. E. A. Wallis Budge, Cambridge, 1889, p. 253, 10 (pagination syriaque) : « La dixième (ville fondée par Alexandre) est l'Alexandrie qui est *Kûsh*, c'est-à-dire Balkh. » Yâqût, *Mu'jam al-buldân*, t.1, p. 183 dans l'édition de Beyrouth : « Et parmi elles (= les villes fondées par Alexandre), il y a l'Alexandrie qui a été appelée *Kûsh*, et c'est Balkh. » Autres témoignages dans J. Marquart, *Erânšahr nach der Geographie des Ps. Moses Xorenac'i*, Berlin, 1901, pp. 87-91.
25. Ces tractations (éd. Adler, *JQR*, 18, pp. 85-88 texte, pp. 94-96 traduction) ont été racontées à Benjamin de Tudèle par Moïse d'Ispahan qu'il avait rencontré probablement en Irak.
26. Sur ces événements : Ĥamdollâh Mostovfi Qazvînî, *Târix-é Gozîdé* (écrit en 735 H./1334-1335), VI, éd. J. Gantin, Paris, 1903, pp. 264-271. Par ailleurs Barthold, *Turkestan*³, pp. 329-330 ; C. E. Bosworth, « Balkh », *Encyclopædia Iranica*, t. 3, 1988, p. 589.
27. Élément de datation fourni par Benjamin de Tudèle (*JQR* 18, p. 85 texte, p. 95 traduction) et qui provient vraisemblablement de Moïse d'Ispahan.
28. *Isaïe* 11, 11-12 ; 27, 13 -*Jérémie* 3, 11-15 ; 31, 8-12 ; *Ezéchiel* 37, 16-25 ; 4 *Esdras* 13, 40-50. Avis partagés dans la littérature rabbinique sur le retour des dix tribus : *Mishna*, Sanhédrin X 3 ; *Avot de Rabbi Nathan* A 36 ; *Talmud de Babylone*, Sanhédrin 110b. Ne reviendront en Sion que les tribus non assimilées, d'où l'insistance du récit à bien marquer la différence entre *Israélites* et *Ghuzz* (complexion, religion, ethnographie).